

SOFIA



LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

Casablanca, de nos jours. Sa famille s'appêtant à conclure une belle transaction, Sofia se trouve mal. Conduite à l'hôpital par sa cousine, la jeune femme accouche, totalement sidérée. Mère non mariée, la voilà donc hors-la-loi ; Sofia dispose d'une journée pour présenter le père. Qui est-il ?

N'eût-il abordé que la délicate question du déni de grossesse chez les adolescentes, ce premier long-métrage sans apprêt, cru et réaliste aurait déjà mérité la vision. Mais il s'insère dans le contexte particulier de la société marocaine — un carcan où les relations sexuelles sont strictement circonscrites au mariage. Des règles féroce­ment archaïques, modulables en fonction du niveau de revenus des contrevenants (et du montant des bakchichs qu'ils sont pauvent verser aux policiers).

Ici, l'entourage de Sofia orchestre des magouilles d'arrière-boutique non pour préserver la jeune mère de la prison, mais pour sauvegarder l'honneur familial : un scandale risquant de compromettre la juteuse affaire en tractation. Cette vénalité assortie d'une marchandisation sans vergogne des femmes s'avère d'autant plus brutale qu'elle est le fait de la mère et de la tante de Sofia, séides des règles patriarcales. Si la cousine est la seule à exprimer une parole clairement contestataire, Sofia tente d'affirmer maladroitement son individualité dans l'aliénation d'un mariage qu'elle choisit contre son clan.

Venant en complément d'autres films sur le Maghreb contemporain — *tel La Belle et la Meute* — ou sur l'Égypte, ce long-métrage nous rappelle qu'un mode de pensée binaire à l'occidentale ne suffit pas pour comprendre cette société aux contours plus flous, à bien des égards paradoxale : la liberté s'y acquiert parfois dans l'enfermement traditionnel...

Télérama

Elle a nié sa grossesse. Mais voilà qu'elle accouche dans un hôpital d'où elle doit s'enfuir très vite, soutenue par une cousine affolée. C'est que Sofia a 14 ans, et n'est pas mariée, ce qui signifie, au Maroc, qu'elle risque d'un mois à un an de prison. Seule solution : -retrouver le père. Mais Omar nie avoir couché avec cette fille qu'il connaît à peine.

Qu'importe, il faut sauver les apparences à tout prix. Donc cacher le bébé quelques semaines et organiser le mariage au plus vite. Les parents de Sofia, assez riches, et sur le point de le devenir encore plus, sont effondrés par cette mésalliance, mais la mère d'Omar est flattée, elle, de voir entrer son fils dans une famille qui lui assurera son avenir... Cette partie de l'histoire, si vigoureuse soit-elle, manque un peu d'originalité. Bien des cinéastes du Maghreb, ces derniers temps, ont, à juste titre, dénoncé le rôle que leurs pays réservaient aux femmes.

Et puis un pitch inattendu, impossible à révéler, évidemment, transforme l'anecdote en pamphlet cynique, à l'insolence extrême. Soudain, les hypocrites sont pris à leur propre piège. Et soudain ce sont les « victimes » qui accèdent au pouvoir. Si ce n'est que — la réalisatrice le montre superbement — leur réussite est une victoire à la Pyrrhus. Le dénouement du film est terrifiant : une société totalement exsangue émerge de ce conte amoral et cinglant.